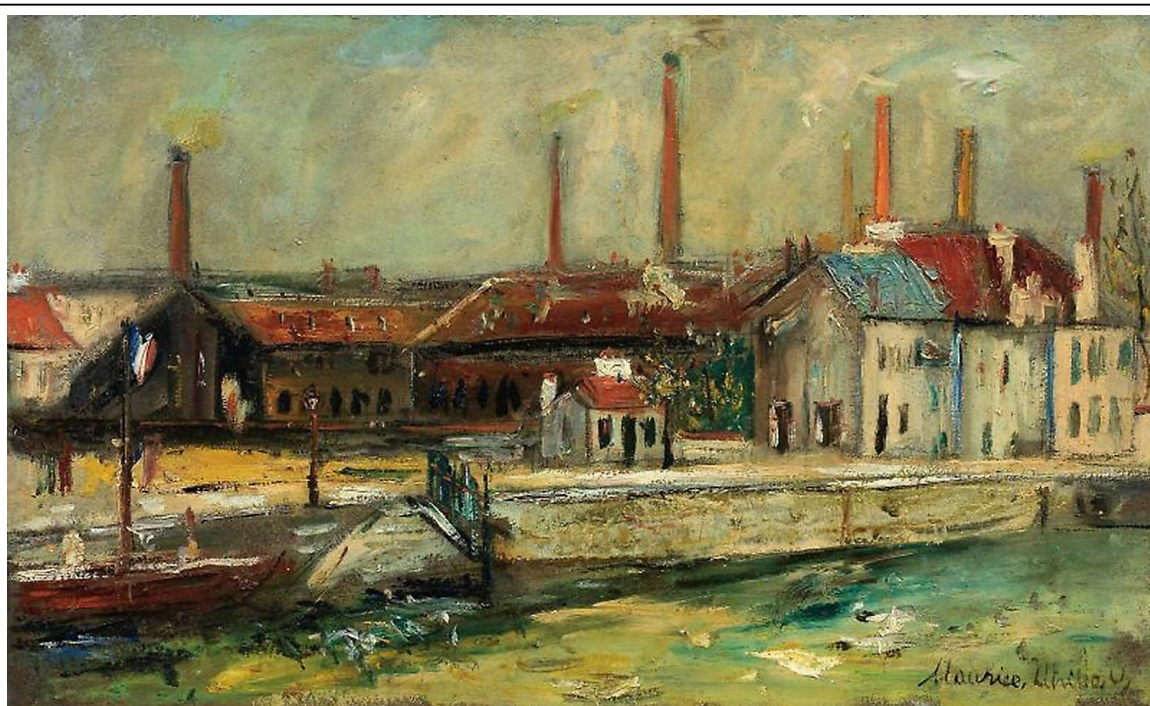


AUBERVILLIERS

LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



Œuvre de Maurice Utrillo



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Mars 2022 – N° 102



SOMMAIRE

- **C'est son histoire (5) : Jacques Dessain**
- **Le canal Saint-Denis, au fil de l'eau, au fil du temps**
- **Charles-Cousin - une rue, une impasse, des croisements**
- **Le travail sur les lignes EDF - fin 1950 / début 1960**
 - **ENTRA - une entreprise historique d'Aubervilliers**
 - **Brigitte...**
 - **La galette 2022**

En couverture : Toile de Maurice Utrillo (1883-1955)

Maurice Utrillo passa sa scolarité à Pierrefitte et son certificat d'études à Aubervilliers en 1897

C'EST SON HISTOIRE (5)

Par Claudette Crespy

Aubervilliers, 1948, Jacques Dessain devient instituteur dans l'école de bois du Montfort, puis Gabriel-Péri, et Joliot-Curie.

1968, notre instituteur part pour Arnouville-lès-Gonesse dans le Val d'Oise.

1970, passage à l'école Raymond-Poincaré de La Courneuve, avant de rejoindre, en 1975, l'école Paul-Vaillant-Couturier à Bobigny.

1976, Jacques Dessain retrouve l'établissement de son enfance : le groupe scolaire Jean-Macé/Condorcet. Il y restera directeur jusqu'à la fin de sa carrière pour l'année scolaire 1982/83.



Gruppe d'enseignants de Joliot-Curie vers 1963

Je vous propose aujourd'hui un des points forts de sa vie professionnelle : la passion de Jacques Dessain pour la poésie, qu'il a toujours voulu transmettre à ses élèves.

" Il y eut d'ailleurs un numéro spécial sur la poésie, rédigé en fin d'année scolaire, que j'ai relu avec émotion. Il se terminait par un hommage de Valérie à son institutrice Françoise H.

*"À la fin de l'année,
Ma maitresse, je vais quitter
J'ai vraiment beaucoup de chance
Puisque je pars en vacances
Mais j'ai un peu de peine,
Car je sais qu'à la rentrée prochaine,
Dans une autre classe, je vais aller
Et de maitresse, je dois changer.*

Et aussi la poésie de Gael de Condorcet :

La vie qui passe
*Nuit claire comme eau de source
Matin qui sent bon
La nuit c'est l'amour
Matin c'est le bonheur
Je cours dans la nuit
Et jamais ne m'arrêterai
J'attends, j'attends le matin*

Bref, tout baignait... et baignera jusqu'à la fin de l'année. Et que dire des élèves ! Parlons de Franck poète du CM2. D'une imagination débordante, il rédigeait poème sur poème. Placé devant un planisphère, il le regardait puis "descendait le toboggan de la mer rouge" ou, amoureux d'une fille de la classe, Astrid, et m'ayant entendu parler d'un poème d'Aragon "Les yeux d'Elsa", le lendemain, il arrive avec "Les yeux d'Astrid", dont voici un extrait :

*Tes yeux sont un éclat
Comme un éclair brillant
D'une larme lumineuse
L'arc-en-ciel est toujours lumineux
De malice flamboyante. Le volcan
on le voit au soleil pour tes yeux
qui sont une lave d'éruption*

Un jour, les élèves m'apportèrent un mot, tapé par la sœur de l'un d'eux. Ce fut ma plus belle récompense pour tous les efforts accomplis.

« Monsieur,

L'année scolaire se termine, nous ne regrettons pas les vacances, mais nous pensons aux journées de classe qui nous permirent de réussir au C.E.P. pour la plupart d'entre nous. Vous êtes, de l'avis de tous, un maître sévère aux heures de classe et un « copain » en dehors de l'école. Nous souhaitons rester en bonnes relations dans les jours à venir.

Recevez toute notre sympathie de la part de toute la classe. »

Et notre instituteur/directeur de conclure :

Voilà...c'est terminé. J'ai fait 50 rentrées : j'avais 5 ans à la maternelle, 55 ans quand j'ai cessé mon activité...

50 ans ! un demi-siècle passé avec un rythme quotidien, hebdomadaire différent du reste de la population active, demi-siècle ponctué par les vacances espérées avec impatience et les rentrées attendues, tout au moins dans mon cas, aussi impatiemment.

Et ce ne sera pas tout à fait la fin...

Surtout n'allez pas croire que je fus un enseignant parfait. Rendre compte de mes erreurs, de mes fautes prendrait presque autant de place. Seulement, cela n'apporterait pas grand-chose et ne rendrait pas compte de ce qui fut une partie de ma vie.

Celle-ci continua, marquée par deux passions : la randonnée pédestre qui me vit aller de Paris aux Ardennes, descendre les deux rives de la Seine, me rendre de Paris à Avignon, du Cotentin à Morlaix, sans oublier les chemins arpentés avec le club local.

La deuxième sera consacrée à l'histoire de ma ville, m'arrêtant aux débuts de la troisième République, vaincu par l'âge... Maintenant, j'attends que l'on m'oublie, si ce n'est déjà fait. »



Extraits de "50 rentrées dans le 9.3." de Jacques Dessain

CC-JD

Non, Jacques, nous ne t'oublierons pas.

LE CANAL AU FIL DE L'EAU, AU FIL DU TEMPS

Par Jean-Louis Thomas



Le jeune homme vient de fêter ses deux cents ans. Droit comme un i, du moins jusqu'à s'incliner en entrant à Saint-Denis, après un petit salut à la Basilique, à gauche, puis à droite, et le plongeon dans la Seine. Deux cents ans de bons et loyaux services. Mais, la vie n'est pas un long canal tranquille. Il en a vécu des histoires, il en a vu passer des bateaux et des péniches, il en a vu des engins de toutes sortes emprunter ses ponts. Et toute cette activité sur ses quais, qui n'étaient jadis que chemins de halage...

L'idée de sa conception remonte à bien plus longtemps. Pierre-Paul Riquet avait en 1676 déjà envisagé la canalisation de la rivière Ourcq. Un siècle plus tard, Jean-Pierre Brullée imagine le triptyque des canaux (Ourcq, Saint-Martin, Saint-Denis). Toutefois, la décision de sa création fut prise par Napoléon Bonaparte, Premier Consul. « Je veux faire quelque chose de grand et d'utile pour Paris ». Chaptal, le Ministre de l'Intérieur, lui répondit : « Donnez-lui de l'eau ». Cette phrase, cependant, est tirée des Mémoires de Chaptal, lui-même et peut laisser à penser que Chaptal souhaite s'approprier la paternité du projet. Quoiqu'il en soit, le décret du 29 floréal An X (19 mai 1802), signé par Napoléon Bonaparte concrétise l'idée de créer un réseau d'eau permettant d'alimenter les Parisiens, afin d'éviter de nouvelles épidémies (dysenterie, choléra...) dues aux mauvaises conditions d'hygiène.

On ne peut dissocier le canal Saint-Denis, du Bassin de la Villette, du canal de l'Ourcq et du canal Saint-Martin. Le Bassin de La Villette, achevé en 1808, au pied de la Rotonde de la Villette ou Barrière Saint-Martin (aujourd'hui Rotonde Stalingrad), est le point le plus élevé du réseau : c'est la ligne de partage des eaux de l'ensemble.

Le canal de l'Ourcq est en partie ouvert à la navigation en 1813, mais les travaux ne seront terminés qu'en 1825. Le canal Saint-Denis est inauguré le 13 mai 1821. Le canal Saint-Martin, quant à lui, fut inauguré en 1825. Un ensemble cohérent d'alimentation en eau et de navigation est constitué.

L'idée du réseau était de créer une alimentation en eau pour les Parisiens par la canalisation de la rivière l'Ourcq et de créer un « raccourci » permettant aux bateaux d'éviter la traversée de Paris par la Seine, fort encombrée. Les bateaux arrivant sur la Seine par l'Est de Paris pourraient ainsi, en passant par le Bassin de l'Arsenal (près de la Bastille), le canal Saint-Martin, le bassin de la Villette et le canal Saint-Denis, retrouver la Seine 30 kilomètres en aval à Saint-Denis et éviter les crues de la Seine, les difficultés et risques de la traversée de Paris, ainsi que le méandre de Boulogne-sur-Seine. Le trajet est ainsi ramené à 12 kilomètres. Le gain de temps est également considérable.

Le canal Saint-Denis et le canal Saint-Martin sont alimentés en eau par le canal de l'Ourcq, les rendant navigables.

Le canal Saint-Denis

Les études sont lancées en 1805 et le terrassement peut démarrer en 1811. Le tracé est préparé par Pierre-Simon Girard (ingénieur et ancien de la campagne d'Egypte), déjà en charge du canal de l'Ourcq. Mais les problèmes rencontrés sur ce chantier, et les querelles qui en découlent, le placent en disgrâce. Il est évincé.

René Edouard de Villiers du Terrage, ingénieur des Ponts et chaussées, se trouve en charge des opérations. Il a également participé à la Campagne d'Égypte menée par le Général Bonaparte (1798-1801). Il effectue au cours de cette expédition des relevés topographiques du Nil et les dessins et plans de nombreux monuments égyptiens.

Le chantier cependant doit être à plusieurs reprises stoppé par les événements politiques qui secouent le pays.

1814 – La Campagne de France voit les troupes Prussiennes et Russes en marche forcée vers la capitale. Le canal est utilisé comme tranchées pour protéger Paris. Mais, cette ligne de défense saute, et les troupes de la coalition entrent dans Paris, ce qui entraîne l'abdication de Napoléon Ier, son exil sur l'île d'Elbe et la fin du Premier Empire.

1814-1815 : Première restauration, Louis XVIII devient Roi de France.

1815 – Retour de Napoléon Ier (les Cent Jours). Puis, Seconde Restauration et retour de Louis XVIII.

Cette instabilité n'est pas à même d'aider au bon avancement du canal.

Les travaux reprennent cependant, mais très vite, la Ville de Paris se désengage du projet devant le gouffre financier consécutif à la durée des travaux. Par Ordonnance royale du 19 avril 1818, la compagnie privée Vassal et Saint-Didier reprend la concession du canal (et celui du canal de l'Ourcq), charge à elle de terminer les travaux sous cinq ans, d'en assurer l'entretien et de fournir l'eau consommable aux Parisiens. La Ville de Paris accorde à la compagnie une subvention de 7,5 millions de francs pour les travaux et un droit de péage et revenus inhérents pour 99 ans à compter du 1^{er} janvier 1823.

Une grande fête fut donnée le 13 mai 1821 à l'occasion de l'ouverture du canal Saint-Denis sous l'impulsion de Louis XVIII (voir notre Bulletin N°101).

Le Canal Saint-Denis compte alors 12 écluses, qui rachètent une dénivellation de 28,34 mètres. Il traverse les communes de La Villette, Aubervilliers et Saint-Denis.

Avant que le canal ne soit tracé, Aubervilliers est une plaine de culture légumière, qui alimente Paris et les Parisiens. Le canal va couper le village en deux parties. Aubervilliers compte alors moins de 2 000 habitants et toute la partie à l'Ouest du canal (rive gauche), soit le quart d'Aubervilliers, se trouve écartée du centre du village et des Vertus.

C'est un tournant pour Aubervilliers. Huit chemins sont coupés et les maraîchers, pour livrer leurs denrées aux halles de Paris, doivent effectuer d'importants détours ou emprunter le seul passage traversant le canal : le pont-levis de la rue de la Haie-Coq. Ce pont sera remplacé en 1886 par un pont tournant, lui-même démoli en 1982. Aujourd'hui, la passerelle à hauteur de la rue Saint-Gobain permet le franchissement, mais uniquement pour les piétons et les cyclistes.



18. AUBERVILLIERS — Vue du Canal - Le Pont tournant

À Aubervilliers, le pont du Landy fut construit en 1848. Le Pont de Stains, quant à lui, est ouvert à la circulation en 1875 (c'est l'actuelle avenue Victor-Hugo). En plus de ces trois franchissements, d'autres traversées ont été créées : le pont du Chemin de fer, la passerelle de la Fraternité et l'avenue Francis-de-Préssensé ainsi que l'imposant et présent viaduc de l'autoroute A 86.

Dans les années qui suivirent, les industries sont attirées par cette voie d'eau très pratique qui permet d'atteindre l'aval de la Seine facilement ou de circuler entre Seine et Seine sans traverser Paris par le fleuve.

L'annexion par Paris de la commune de La Villette (qui devient le XIX^{ème} arrondissement de Paris) en 1860 et l'interdiction des industries polluantes et dangereuses ont repoussé ces industries hors les murs de Paris. C'est donc naturellement que ces industries se sont installées principalement sur la rive gauche du canal.

Ainsi, en 1860, Aubervilliers avait triplé sa population par rapport à 1820. Ce n'était que le début.

En 1867, les abattoirs de la Villette, jouxtant le canal Saint-Denis, sont inaugurés. L'industrialisation continue, le canal coule des jours laborieux...

Cependant, en 1876 la Ville de Paris rachète la concession du canal à la compagnie Vassal et Saint-Didier. De gros travaux d'entretien doivent être engagés sur toute la ligne du canal et sur les écluses elles-mêmes.

De plus, la norme européenne (déjà !) dite « gabarit Freycinet » de 1879 porte la dimension des sas d'écluses à 39 mètres x 5,20 mètres et les péniches Freycinet sont standardisées à 38,5 mètres x 5.05 mètres. Le canal Saint-Denis devient « hors norme » et doit être totalement revu pour s'adapter aux normes Freycinet. Les écluses doivent être reconstruites aux nouvelles normes et la profondeur du canal, jusque-là de 2,20 mètres, passe à 3,20 mètres, voire 3,50 mètres : vaste chantier qui dura de 1890 à 1895.

Et tant qu'à faire, on revoit totalement la pente du canal et le nombre d'écluses passe de 12 à 7 : sept grandes écluses à deux sas. La plus importante modification a lieu entre la première et la quatrième écluse : ces quatre écluses sont remplacées par une seule (l'écluse du Pont de Flandre) pour une dénivellation de 10 mètres.

L'écluse du Pont de Flandre est la seule située dans Paris intra-muros. Trois écluses se trouvent sur la commune d'Aubervilliers : écluse des Quatre-Chemins, écluse d'Aubervilliers et écluse des Vertus. Les trois dernières sont situées sur la commune de Saint-Denis : écluse de la Porte de Paris, écluse de Saint-Denis et écluse de la Briche.

Si le canal passe directement de Paris à Aubervilliers (après le Bassin d'Aubervilliers), la « frontière » entre Aubervilliers et Saint-Denis, quant à elle, se situe sur 170 mètres environ au beau milieu des eaux du canal, après l'avenue Francis-de-Préssensé, avant que le canal ne s'incline à gauche.



La Briche : Le canal se jette dans la Seine



40 PARIS (XIX^e). — L'Écluse du Canal Saint-Denis. — M. R.

Le halage des bateaux se faisait, primitivement, à col d'homme (à la bricole). Cette pratique fut interdite en 1875 sur la plupart des canaux et l'arrivée des gabarits Freycinet y mit un terme définitif en fin du XIX^{ème} siècle. Le halage animal (dans notre cas, par le cheval) perdura jusqu'à la généralisation des moteurs thermiques (après la Première Guerre mondiale).

Le canal est armé pour entrer dans le XXème siècle. Il est un axe de transport particulièrement stratégique et continue son rôle dans l'industrialisation d'Aubervilliers et de Saint-Denis. En 1913, plus de 2 millions de tonnes de fret passent par le canal Saint-Denis.

Cependant, au cours de la Première Guerre mondiale, le canal fut directement touché par un raid d'avions allemands, le 11 mars 1918, à Aubervilliers à hauteur de la Société Industrielle de Pétrole, rue de la Gare. Un autre raid toucha, le 15 septembre 1918, les Magasins généraux à deux pas du canal.

Les activités sont cadrées en partie sur la chimie, l'énergie (charbon, gaz), sur les travaux publics et sur des activités puisant leurs matières premières aux abattoirs (boyauderie, parfumerie, fonderie). La rive gauche continue d'accueillir les entrepôts, des usines, mais aussi des maisons d'ouvriers. Deux guerres mondiales plus tard, le fret fluvial diminue dangereusement au profit de la route et du ferroviaire qui lui font de l'ombre.

Dans les années 1950 / 1980, on constate un déclin certain des usines et de l'activité portuaire. Peu à peu, la zone devient une friche industrielle, des bidonvilles s'installent.

Aujourd'hui, les écluses 1 et 7 (Pont de Flandre et La Briche) sont équipées d'outils de commande, d'échange et de visualisation permettant la bonne traversée des écluses et la bonne navigation sur les 6, 65 kilomètres du canal Saint-Denis. Le canal s'ouvre en 1983 à la navigation de plaisance.

Le canal semble trouver une nouvelle jeunesse, un nouveau souffle : de nouveaux quartiers se construisent notamment à La Plaine-Saint-Denis, de nouveaux parcs apparaissent, les chemins de halage et les berges sont aménagés en promenade et en piste cyclable. Il reste encore beaucoup à faire pour réussir complètement le lifting, mais la voie semble bien tracée. Nous n'oublions pas les nouveaux voisins du canal : le Stade de France créé en 1998 à l'emplacement des anciens gazomètres, là où le canal vire à gauche, ni le centre commercial Le Millénaire et la navette fluviale qui relie à Paris le bassin d'Aubervilliers, ancienne darse et port de fret.



La 5ème écluse et le Stade de France

Et comme fil rouge, nous retiendrons Georges-Tom Hainguerlot qui avait grandement participé à l'organisation de la fête d'ouverture du canal Saint-Denis en 1821 en tant que commissaire de la compagnie des canaux de l'Ourcq et Saint-Denis (Compagnie Vassal et Saint Didier, concessionnaire du canal). Il avait 26 ans... Il est nommé Baron par Charles X, devient entrepreneur et financier. En 1866, deux ans avant sa mort, il achète des terrains près du canal et crée les Magasins du Pont de Flandre. Ces magasins deviendront les Entrepôts des magasins généraux de Paris.

Le canal Saint-Denis du Sud au Nord, sur sa partie rectiligne, est aligné avec le clocher de la Basilique de Saint-Denis, qui tel un phare tient ici le rôle d'amer. Un Empereur l'avait imaginé, un Roi le fit naître : le canal Saint-Denis continue à couler deux siècles plus tard avec toute son histoire, toutes ses histoires à raconter et celles restant à créer.

☐ JLT

Photos : Didier Hernoux et Archives municipales d'Aubervilliers

CHARLES-COUSIN - une rue, une impasse, des croisements

Par Claudette Crespy



Impasse Charles-Cousin

Récemment, le hasard a voulu que deux de nos fidèles adhérents nous adressent un texte, l'un sur un épisode de son enfance, l'autre sur la vie de sa famille. Le rapport, c'est le lieu : les deux histoires se sont croisées en passant par le même immeuble de l'impasse Charles-Cousin, qui, à l'époque, avait le grade de rue.

Le premier demeurait avec sa famille dans l'escalier n°2, il s'agit d'**Édouard Bourreau** (bulletins n° 94 et 98).

Édouard Bourreau a aujourd'hui 89 ans et vit heureux à Moissac (Tarn-et-Garonne). À la demande de son arrière-petite-fille, Antonia, il a écrit ses souvenirs de la guerre, et a bien voulu les confier à la Société d'histoire.

Enfant, Édouard contracte une maladie osseuse et est hospitalisé à Berck-sur-mer (Pas-de-Calais), pendant 18 mois, avec la jambe gauche et le bassin dans le plâtre. Coupé du monde et de sa famille, il sait à peine que la guerre existe.

Au printemps 1941, revenu à Aubervilliers, il réapprend à marcher et découvre le conflit.

De sa fenêtre, il entend et voit les militaires. Une trentaine de soldats défilent rue du Landy, au pas cadencé, en chantant : « Heili Heilo », un refrain qui ne s'oublie pas.

Quelques mois plus tard, il est avec sa mère, Odette, au marché des 4-Chemins. Un soldat allemand lui propose un bonbon. Que faire ? Accepter, refuser ? À cette époque, la tentation d'une sucrerie était grande ! Du regard, il demande l'avis de sa mère, qui lui dit « oui » du menton. Et voilà le jeune Édouard traître à la patrie !

En 1943 et 1944, les bombardements s'intensifient, très violents comme à La Chapelle où les parents d'un futur grand copain seront tués.

Mais, comme pour tous les gamins, la guerre n'empêche pas les jeux. Au bord du canal Saint-Denis, ils pêchent l'ablette ou le gardon et apprennent à nager à l'aide d'une vieille chambre à air de camion.

Un jour, au lieu d'aller sur les rives du canal, avec son copain Marc, il va à la piscine de Pantin, mais au retour, ce sont les bombardements avec les fracassants tirs de la DCA allemande (Défense Contre Avions). Une frousse mémorable et les cauchemars qui vont avec.

Édouard se souvient aussi des bombardiers canadiens qui avaient comme objectif de détruire une usine d'hydrocarbures située sur la rive gauche du canal en allant vers le nord. Les Canadiens se

trompent et écrasent les habitations de la rive droite. Des dizaines de civils seront tués dont deux amis (9 et 14 ans) qui habitaient à Saint-Denis, au 56 route d'Aubervilliers (devenue rue Danielle-Casanova). Dans cet immeuble vivait aussi la grand-mère d'Édouard, Angèle Camus.

Août 1944, c'est la libération de Paris et de sa banlieue. Édouard a 11 ans et est particulièrement curieux. Il se rend à la mairie prise par des résistants locaux. Ils ont hissé le drapeau bleu-blanc-rouge sur la façade. C'est beau !



Mais, brutalement, deux autos-mitrailleuses allemandes surgissent l'une de l'avenue de la République et l'autre de l'avenue Victor-Hugo. Cela mitraille sec. Pris d'une peur panique, Édouard entre dans les vespasiennes situées dans le petit square face à la mairie. Puis, sans doute par instinct de survie, il en sort et court comme un fou.

Le calme revenu, Édouard retourne place de la mairie : les vespasiennes sont criblées de balles.

Pour le second témoignage, celui de **Gilles Denis**, ce seront ses grands-parents maternels qui s'installeront dans l'escalier 4 de l'impasse Charles-Cousin.

L'histoire débute avec Marie Lecoq, née en 1898 et élevée en Bretagne. En 1915, Marie vient vivre, chez sa tante Augustine, rue de la Goutte d'Or (devenue rue André-Karman) à Aubervilliers. En 1917, elle travaille aux usines d'armement Birum.



En octobre 1917, Gustave Hainaut, rapatrié de l'armée d'Orient, est hospitalisé à Nice. À sa sortie, il ne peut retourner en convalescence à Maubeuge (Nord), sa région d'origine occupée. Il choisit de rejoindre, à Aubervilliers, son frère aîné (grand blessé), travailleur spécialisé chez Birum. Gustave y est embauché et fait la connaissance de Marie. Le mariage est célébré à Aubervilliers en septembre 1918, bien qu'il soit reparti dans l'armée active en juillet de la même année.

Le couple s'installe au 4 rue Charles-Cousin, en juillet 1919.

Le 12 janvier 1921, naît une petite fille, Simonne, la future mère de notre adhérent.

Rue Charles-Cousin, Simonne a de bons copains dont Odette, Roger et les cousins de la famille Hanchart venue vers 1932. Simonne est allée à l'école Edgar-Quinet, (voir bulletin 85) puis un an à Paul-Bert au cours supérieur, mais depuis la rue Charles-Cousin, c'était un long trajet. En 1934, elle entre au cours supérieur professionnel dans une école toute neuve : Paul-Doumer. Elle y reste jusqu'en 1937 ou 38 et fait la connaissance de deux garçons dont Pierre Denis, né en 1920. Elle l'épouse en 1942. Une vie chaotique, car Pierre ne reste jamais longtemps au même endroit, il est pris par le S.T.O. en février 1943 ; et en septembre 1944, il s'engage au 2^e RATN (Régiment Automobile de Transport de Normandie).

Début 1944, Simonne habitait à Paris, rue Rouvet, proche de la Porte de la Villette. Elle n'a jamais oublié sa peur lors du bombardement de la gare de La Chapelle, en effet, celle-ci était très proche de l'usine à gaz située sur les boulevards Ney et Macdonald.

Gilles, notre adhérent, naît en novembre 1944.

Décembre 1945, Pierre rentre et s'installe avec sa famille au 8 rue du Moutier. Dans ce même immeuble, de 1932 à 1949, la « *Boucherie de l'église* » est tenue par les grands-parents paternels de Gilles : Marguerite et Georges Denis.

Gilles, dont les parents se sont séparés en 1966, reste avec sa mère, au 8 rue du Moutier. En 1970, Simonne déménage pour Saint-Denis et Gilles, récemment marié, demeurera dans l'appartement.



8 rue du Moutier

Pour la petite histoire : c'était en 1956, l'année de son entrée en 6^{ème} à Paul-Doumer, Gilles avait 11 ans. Son père, Pierre, décide de refaire la chambre de l'enfant. Il décolle donc le vieux papier peint, ainsi qu'une seconde couche, en toile, genre « sac à patates ». C'est là qu'il découvre, sur le mur, des inscriptions dans une langue germanique... (allemand, alsacien ?), dont certaines en lettres gothiques.

C'est à la lecture de notre article sur « Adolphe Hitler » (bulletin 94), que notre adhérent, se remémore ce détail de son enfance.

Ceci laisse à penser à Gilles, que cet appartement, qu'il a d'abord occupé avec ses parents puis avec son épouse, avait, sans doute, été auparavant celui de la famille « Hitler ».

Encore pour la petite histoire, à priori, sans se connaître, Édouard Bourreau et Simonne Denis ont eu des amis communs : la famille Hanchart de la rue Charles-Cousin. Ils ont également fréquenté les mêmes écoles : Edgar-Quinet et Paul-Doumer, puis ont partagé les mêmes souvenirs de la guerre, comme les bombardements. Le monde est bien petit.

Maintenant, Gilles Denis a quitté Aubervilliers et vit dans les Yvelines, à Cernay –la-Ville. Simonne a terminé sa vie près de son fils jusqu'à son décès en mai dernier.

La Société d'histoire remercie vivement nos deux adhérents pour ces souvenirs albertivillariens.

LE TRAVAIL SUR LES LIGNES EDF (à la fin des années 1950, début des années 1960)

Par Didier Hernoux

**Nous avons rencontré Michel, il a ressorti ses photos,
nous avons recueilli son témoignage**

Michel nous a contacté alors que nous faisons l'affichage de notre exposition sur les 200 ans du canal dans un supermarché. Il nous a aimablement proposé de nous prêter des photos de son travail à l'EDF il y a plus de 60 ans. Lorsque nous lui avons restitué ses photos, il a accepté de nous raconter ce travail.

Il a été embauché dans l'entreprise Entra à Aubervilliers après le service militaire en 1959 ; il y est resté 2 ans et travaillait sur l'éclairage public. Michel est donc venu loger à Aubervilliers et il y est toujours... comme l'entreprise Entra.

Au bout de 2 ans Michel entre à EDF attiré par la sécurité de l'emploi dans une entreprise publique et la perspective de pouvoir partir en retraite plus tôt : à 55 ans, mais nous allons voir que ce travail était difficile.

Il faisait partie des équipes qui travaillaient sur les lignes électriques aériennes sur Aubervilliers mais aussi les communes dépendant du centre EDF de La Courneuve. Il a appris le travail « sur le tas ».



Michel en haut de l'échelle au-dessus d'un toit



L'habitat ancien côtoie les HLM qui sortent de terre

Les équipes intervenaient sur l'habitat desservi par des lignes aériennes, donc pas sur les immeubles HLM qui commençaient à être bâtis à l'époque, car ceux-ci étaient desservis par des câbles souterrains.



Une équipe, le chef d'équipe au centre

Le travail se faisait par équipe de 4 à 6 personnes avec un chef d'équipe, des électriciens plus anciens qui formaient les plus jeunes. Pas seulement pour apprendre le métier d'électricien mais aussi à vaincre leur peur du travail sur les toits.

Car tout le travail était en hauteur, sur des échelles verticales, en montant avec des cordes à nœuds, et toute la manutention se faisait du haut du toit avec des cordes : on apprenait donc le métier « sur le tas » : « ne regarde pas en bas », « mets ton crochet sur la corde à nœud », etc...



*Un électricien
en haut du potelet*



*Deux électriciens
en haut du potelet*



*Trois électriciens
en haut du potelet*

L'ambiance entre collègues était bonne et les équipes solidaires, car le travail était éprouvant pour le dos (tout l'équilibre repose sur la ceinture au niveau du dos) et il fallait faire attention à relayer les autres.



L'installation du chantier

Pour l'intervention de l'équipe, toute une installation était mise en place, des tuiles retirées pour accrocher la corde à nœuds, une échelle attachée verticalement au potelet. A la corde à nœuds, le siège était relié à un crochet, les pieds aussi, il fallait monter nœud par nœud.

Au potelet, les pieds se posaient... où ils pouvaient, la ceinture faisait le reste, ce qui était éprouvant pour le dos.

Il n'y avait pas vraiment de sécurité pour ce travail en hauteur, et tout se faisait depuis le toit, y compris les manutentions. Le matériel était hissé à la corde. Il pouvait être très lourd (les potelets pour tenir les lignes électriques par exemple).

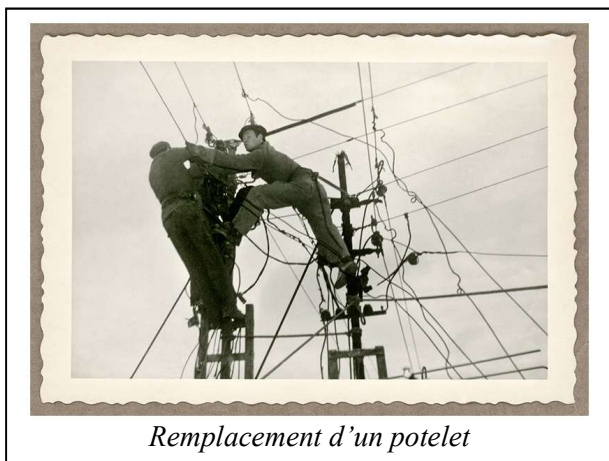
Le travail n'était pas qu'un travail d'électricien ; il fallait fixer les potelets dans la maçonnerie des immeubles, les outils ou les gravats tombaient parfois du toit.



Le travail au potelet

Si chacun avait ses équipements de sécurité, il n'était pas toujours aisé de les utiliser ; par exemple les gants isolants (en peau) pour faire des travaux fins.

Les interventions se faisaient sous tension. Les « châtaignes » étaient monnaie courante, surtout quand l'air était très humide car les électriciens travaillaient sous les intempéries.



Remplacement d'un potelet

De plus certaines opérations étaient très délicates et celui qui travaillait était entouré de câbles électriques tout en étant dans une position... acrobatique.

Sur la photo ci-contre, deux électriciens travaillent au déplacement des lignes lors du remplacement d'un potelet par un potelet neuf.

Régulièrement il y avait les « revues de paquetage ». Il était fréquent que de l'outillage tombe du toit. Il fallait donc le remplacer.

C'était une des tâches du chef d'équipe.

Michel a fait ce travail pendant 2 ans avant de partir travailler à la SUDAC à Aubervilliers (usine de production d'air comprimé installée près du canal.) où il a vu son salaire doubler par rapport à l'EDF. Par contre le travail était posté en 3 x 8, mais au moins il travaillait au sec alors qu'à l'EDF le travail était sous les intempéries.



Devant son camion, l'équipe et ses outils

Michel nous a raconté un travail dans des conditions que nous ne soupçonnions pas ni à l'époque ni aujourd'hui. Ce travail et les photos nous montrent aussi le développement de la ville, l'habitat ancien côtoyant les nouveaux HLM qui sortaient de terre.

Michel a trouvé ensuite un emploi correspondant mieux à ses attentes, mais a gardé, semble-t-il, de bons souvenirs de l'esprit de camaraderie qui régnait dans son équipe.

□ DH



UNE ENTREPRISE HISTORIQUE D'AUBERVILLIERS

Par Thierry DIGOIN-DANZIN & Franck GOSSET

Quatre entrepreneurs, dont Jean CARAUX, sont à l'origine de l'entreprise avec la volonté de créer leur propre société de travaux électriques à la Libération.

La société Entra voit ainsi le jour le 1^{er} août 1945 et ses statuts, sont déposés le 29 décembre de la même année. Elle comprend dès le début quinze associés dont les 4 dirigeants créateurs, mais aussi 3 ingénieurs, un magasinier et 4 ouvriers (monteurs dans le jargon des électriciens de lignes)

Les statuts de création de la société mentionnaient 2 véhicules :

- 1 berline Renault 14 CV
- 1 Camionnette Citroën
- mais aussi une motocyclette TERROT 4 CV !
(photo ci-contre)



Le berceau d'Entra

Entra naît donc en Août 1945, au 104 Rue du Bateau (actuellement Rue Danielle-Casanova, à Aubervilliers). Ses locaux comprennent alors 3 petits bureaux dont un aveugle et 2 à Rez-de-chaussée avec fenêtres sur trottoir, un petit atelier avec une forge antique où l'on rebattait les pointes des outils.



Vue sur rue des locaux vers 1950

Vue intérieure (même année)



A l'époque d'Internet, il est amusant de rappeler que l'obtention du téléphone n'était pas une mince affaire en 1945.

Entra se voit accorder, le 3 septembre 1945, une ligne avec 2 postes, ce qui, pour 4 bureaux, devait poser de sérieux problèmes de gestion...

Le démarrage de l'entreprise

Cet immédiat après-guerre est une période difficile à imaginer pour nous, une période où la pénurie de matériel était le plus sérieux problème. Tout le monde sait que la nourriture était rationnée, mais le câble et les ampoules l'étaient également.

Chaque mois, le comptable de l'entreprise allait chercher ses bons de « monnaie matière », pour obtenir tout le matériel : câbles, lampes, etc. Pour l'anecdote : l'un d'entre eux a même failli perdre sa place pour se les être fait voler sur le chemin du retour à l'entreprise.

Aucun problème de clientèle par contre, tant les besoins étaient urgents. La croissance de l'entreprise est par conséquent très rapide, dans cet environnement porteur.

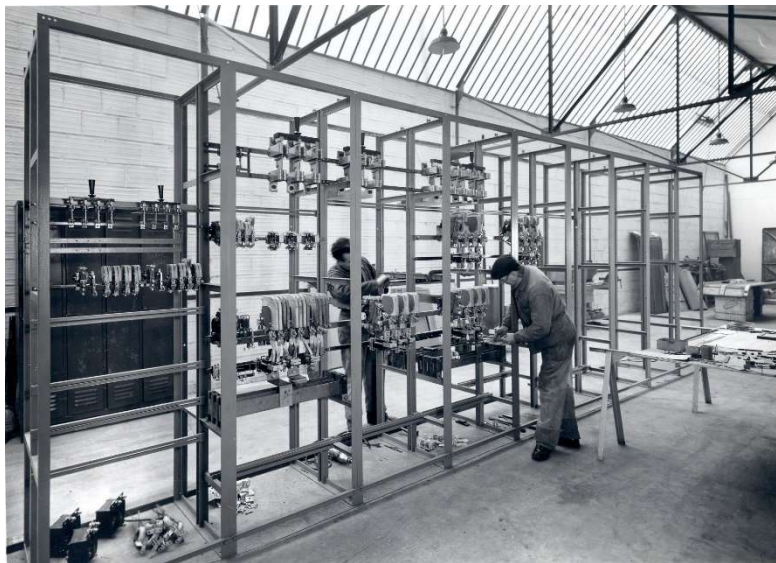
Entra a donc pioché dans la clientèle industrielle encore très présente à cette époque aux portes de Paris, même dans l'industrie lourde. Dans ce qui allait beaucoup plus tard devenir la Seine-Saint-Denis, de grosses usines étaient des clients fidèles jusqu'à la fin des années soixante : Alstom (au Bourget), Rateau (à La Courneuve), le CEA (à Vaujours, qui préparait les détonateurs de notre bombe atomique), la cimenterie de La Loosne (aujourd'hui ciments Calcia) à Gennevilliers.



Très vite, les dirigeants ont recherché à développer ENTRA dans les réseaux d'éclairage public et vers une clientèle de collectivités locales. Avec logiquement, parmi ses premières clientes, la ville d'Aubervilliers où Entra payait sa taxe professionnelle.

L'atelier ENTRA

Au début des années 1950, l'entreprise se fera construire à cette même adresse albertivillarienne un ensemble de locaux comprenant des garages, un atelier et des locaux dits « sociaux » comprenant des vestiaires, douches et un réfectoire pour le personnel. L'atelier occupait alors 500 m² à l'arrière du bâtiment social.



Dans les années 60, Entra employait à temps plein une douzaine de personnes occupées à des tâches de réalisation de nos armoires électriques, bien entendu, mais aussi de postes moyenne tension ouverts.

Depuis cette époque

Au cours des « sixties » et « seventies » Entra poursuit sa croissance, s'implante autour de la région nord parisienne (à Courbevoie puis à Cergy-Pontoise) et voit une nouvelle équipe de direction (MM Meuric et Serge Digoin-Danzin) remplacer les fondateurs.

La société participe aussi à la construction des nouveaux équipements qui accompagnent la croissance de la ville d'Aubervilliers (la piscine de la ville, la polyclinique de la Roseraie...).

La fin du XX^{ème} siècle verra Entra participer à quelques gros chantiers en région parisienne (en rénovation de stations de métro, ou à la maison de Radio-France, au Techno-centre Renault...) et aussi démarrer une nouvelle activité de constructions de réseaux électriques extérieurs.

Au début du XXI^{ème} siècle, le personnel de l'entreprise entrera dans de nouveaux locaux construits à la même adresse et maintenant entourés de l'ensemble immobilier de « la Maladrerie ». Une nouvelle équipe (autour de M. Thierry Digoin-Danzin) prend la direction de l'entreprise ; celle-ci démarre deux nouvelles activités (mise en lumière de monuments, vidéo-protection urbaine) et travaille pour de nouveaux clients (Le magasin Le Bon Marché, Aéroport de Paris...).

Parmi les autres nouveautés qui ont bien occupées les équipes de l'époque, citons : les certifications ISO 9001 (qualité) et ISO 14001 (environnement), le recyclage des déchets, le site internet... En 2011 la société poursuit sa croissance dans le domaine de l'électricité courants faibles en rachetant la société « IECF-PESIER » à Montreuil.

Cette décennie 2010-2020 voit aussi l'arrivée des LED dans l'éclairage et celle du numérique sur les chantiers : deux vrais bouleversements technologiques qu'Entra met en œuvre au quotidien pour la satisfaction de ses clients. Au milieu de cette décennie, le conseil d'administration de l'entreprise décide d'adosser Entra à un groupe de PME afin de pérenniser l'entreprise et de lui permettre de poursuivre sa croissance dans un monde économique en mutation rapide.

Entra intègre par conséquent en mai 2017 le groupe SYLPA, sans perdre ni son nom, ni son attachement à Aubervilliers dans laquelle elle est toujours présente !

Une histoire et des valeurs tournées vers l'avenir

Aujourd'hui, Entra exerce ses activités sur une large palette des métiers du génie électrique : courants forts et faibles du bâtiment, l'éclairage public, la signalisation tricolore, les réseaux de distribution d'énergie et les postes Haute Tension, ainsi que les systèmes urbains intelligents et connectés.

Industries, Locaux d'activités et de loisirs, Tertiaire et Grand tertiaire, Équipements publics de proximité, Voiries et Espaces publics, Grands pôles de mobilités constituent les terrains d'actions de la palette des compétences techniques et technologiques de l'entreprise.

Un changement d'identité visuelle en 2018 matérialise un positionnement vers les technologies digitales, l'innovation et les nouveaux enjeux sociétaux.



Le marqueur de l'entreprise devient « *Tout le Génie électrique des Bâtiments et des Espaces publics pour une Ville Durable et Servicielle* »

Plus de 90 personnes occupent le site de la Rue Danielle-Casanova et une trentaine de collaborateurs sont positionnés sur les agences de Cergy-Pontoise (95) et très récemment sur Grigny (91).

Les femmes et les hommes d'ENTRA sont attachés à leur entreprise, attachés à son histoire et ses valeurs de PME humaines et locales.

L'équipe de direction a la ferme intention de poursuivre le développement de l'entreprise de manière responsable et engagée en s'appuyant sur un solide socle de valeurs pour répondre aux défis technologiques et environnementaux.

 TDD - FG

La Société d'Histoire d'Aubervilliers tient à remercier vivement Thierry Digoin-Danzin et Franck Gosset pour la présentation historique vue de l'intérieur de leur entreprise Entra et de ses liens avec Aubervilliers depuis 77 ans.

BRIGITTE...

Par Claudette Crespy

Si nous vous disons « Bardot », vous penserez « Brigitte, ses films, les bébés phoques, Saint-Tropez... », mais pas forcément « Aubervilliers ». Et pourtant, l'usine du 18, rue du Pilier a appartenu au père de Brigitte...



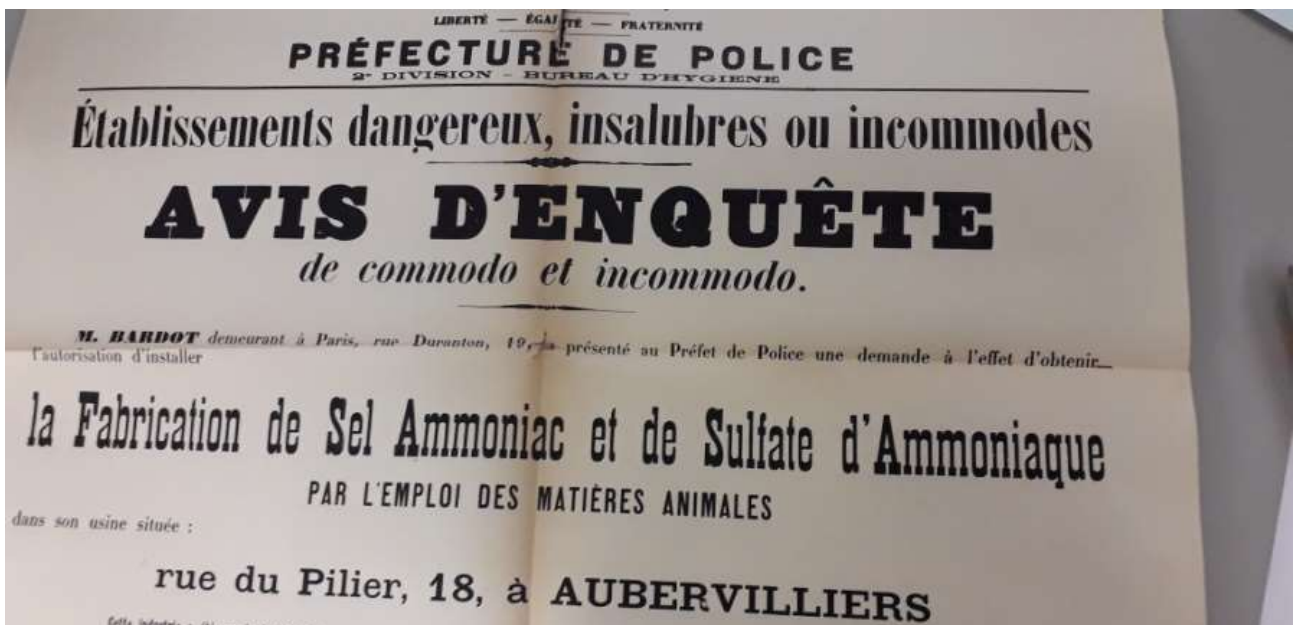
Cette rue est à l'ouest du canal, et elle commence rue de la Haie-Coq pour se terminer rue Waldeck-Rochet.

En 1883, Eugène Passé y construit une fabrique d'engrais et d'acide sulfurique. L'usine sera rachetée par Charles Bardot, fabricant de produits chimiques.

En 1909, Charles Bardot modifie l'installation pour y transférer sa fabrication de sulfate d'ammoniaque par l'emploi de matières animales, qui se trouvait auparavant 19 rue Duranton à Paris.

Un atelier en bois occupera la façade principale et un entrepôt sera longé par un raccordement du Chemin de fer industriel de la Plaine Saint-Denis. Un apprentis sert de bureaux et de logement pour le gardien.

Vers 1935, l'arrière du site est modifié, de nouveaux entrepôts sont construits, cette fois avec des structures métalliques.



Puis, c'est le neveu de Charles, Louis Bardot, ingénieur, qui dirige l'usine. Louis deviendra le Papa de Brigitte. Il fera de nombreuses visites dans les services de la mairie pour régler les problèmes concernant les entreprises dites dangereuses.



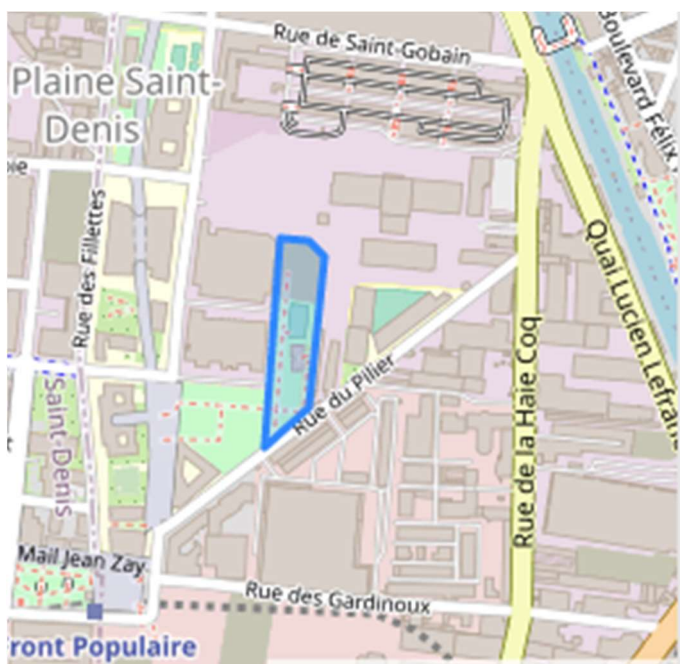
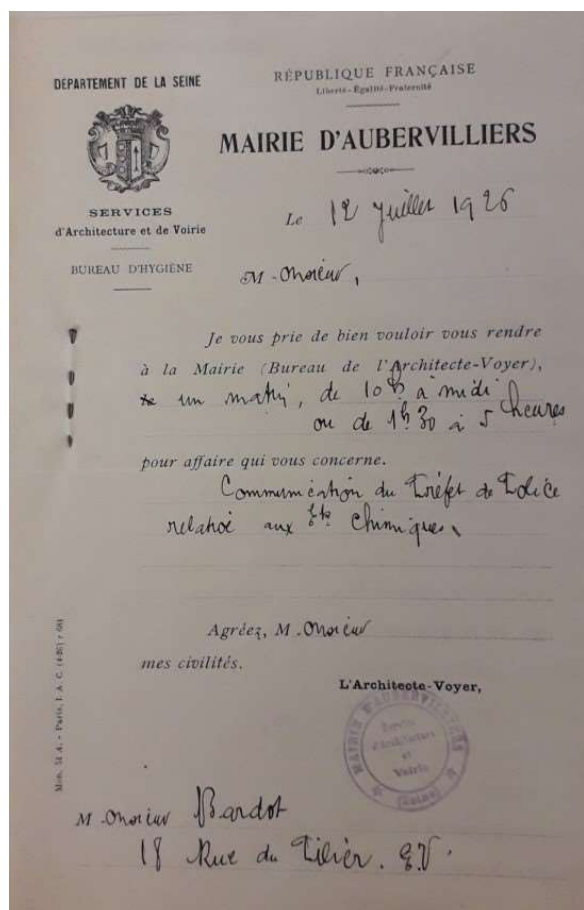
Louis Bardot et sa fille Brigitte



Louis Bardot

Repris par la société la Carboxyque française au début des années 1960, le site se convertit en usine de fabrication et de conditionnement d'hydrogène, d'oxygène et d'autres gaz comprimés.

On construit un château d'eau et un hangar pour abriter et manipuler les bouteilles avant expédition, avec un pont roulant permettant le transbordement des produits.



Occupant 65 salariés en 1987, puis 37 en 1992, le site ferme dans le courant des années 2000 avant d'être détruit vers 2007.

Sources : Archives Municipales



LA GALETTE 2022

Par Claudette Crespy

Selon la tradition, nous avons pu bénéficier de la salle Croizat pour cette édition 2022, de la galette de la Société d'Histoire. Certes, nous étions un peu moins nombreux : le froid et la Covid-19 ont dissuadé quelques adhérents. Mais une trentaine de personnes nous ont quand même rendu visite ce 15 janvier.

Il nous manquait aussi un invité de marque : Jacques Dessain.



Un petit cadeau a été distribué à ceux qui avaient choisi la bonne part de galette et avaient trouvé une fève.

Un autre cadeau a été offert à tous : le livre de M. Pierre Batillot « Aubervilliers ».

Un de nos adhérents examine les photos,

Une adhérente a trouvé la fève



La pause des bénévoles



Nous attendons impatiemment de nous retrouver tous enfin réunis autour de la prochaine galette.

Photos : Charles Jeunet

 CC



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers
Téléphone : 01 49 37 15 43
Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr